

seulement par ses *faux*, qui ont tondu si longtemps nos prés français, lesquels maintenant s'affranchissent chaque jour de l'acier tudesque (1).

J'avais parcouru rapidement Laybach, la petite ville du grand congrès où l'Europe acheva de mettre ordre à ses affaires en revenant de ses troubles; Cilly, l'antique capitale de la Norique; Gratz, où la duchesse de Berry élève obscurément, sous un nom nouveau, sa nouvelle famille, si fort niée et si bien démontrée tout à la fois pendant la captivité de Blaye!

De cette dernière ville je dirai quelque chose, non point à cause de sa position au pied du Scholsberg, sur les deux rives d'une rivière rapide; non point pour son musée, ses boulevards, sa bibliothèque, ni sa chapelle, qui renferme le tombeau de je ne sais quelle majesté en poussière, et qui ressemble assez à la chapelle sépulcrale des Médicis, à Florence. J'en parlerai parce que c'est là que s'est révélé à moi, dans toute sa vivacité, le goût national pour la musique. J'ai dit *le goût*, mais c'est quelque chose de plus grave et de plus profond que ce que nous entendons par ce mot. De chaque rue, de chaque maison, de chaque étage sortent des mélodies. Dans ces contrées, la musique est le plus doux, le plus sérieux, le plus constant plaisir de la famille et du foyer. La musique, c'est ce qui reste de l'éducation, alors même qu'il n'en reste pas autre chose; c'est ce qui reste de la jeunesse quand il n'en reste plus rien. Et ce n'est point là un simple et tiède enseignement d'école; c'est la passion innée; c'est la tradition de nature qui se mêle aux souvenirs des vieux pères. Il faut entendre avec quelle sincérité et quelle

(1) On fabrique aujourd'hui très bien les faux de Styrie à Saint-Étienne, comme on y fait aussi avec succès toutes sortes d'excellents outils d'Allemagne.